

En lecture spirituelle sa parole était généralement simple, sobre et précise ; parfois elle s'animait, s'échauffait et éclatait en accents émus et vibrants. Dans le laisser-aller de la conversation, il avait le don de créer des expressions neuves, saillantes et pittoresques. Nul n'a eu au même degré l'art des circonlocutions prudentes et charitables. On a dit avec raison qu'« une langue mourait avec lui ».

M. Delavigne ne se contentait pas d'agir et de parler, nul n'était plus persuadé que lui de l'impuissance des efforts de l'homme sans la grâce de Dieu. Il en appelait, il en pressait les saintes effusions par une prière ardente et sans trêve ; par un tête-à-tête habituel avec Dieu. Ceux qui l'ont vu faire, chaque matin, le chemin de la croix, entouré d'un bon nombre de séminaristes, ou, pendant la journée, adorer le Saint-Sacrement, n'oublieront jamais l'impression de recueillement extatique et de piété communicative qu'ils en ont reçue. On sentait qu'il se traitait de graves affaires entre Jésus et son ministre. Et l'on avait raison. C'est là que le vénéré directeur puisait l'esprit qu'il devait ensuite souffler, en quelque sorte, à travers sa communauté, par sa parole, son exemple, sa direction et jusque par ses moindres actions. Elever un enfant est une grande œuvre ; mais élever, former une maison naissante, la pénétrer d'un esprit qui assurera sa prospérité, parce qu'elle procurera la gloire de Dieu et le bien de la société et de l'Eglise, c'est une œuvre divine. M. Delavigne était trop imbu de cette pensée pour concevoir le plus léger sentiment de vanité des développements progressifs de sa chère Philosophie. Quand il devint nécessaire de l'établir dans des bâtiments nouveaux et spacieux ; « Si le moindre mouvement de vanité humaine, disait-il, était pour quelque chose dans l'érection de cet édifice, il fau-